

## Hypohâgne – Géographie

Lycée Watteau – 2022-23

Mme Derambure

Les enseignements de géographie en première année reposent sur deux piliers :

- Des apprentissages méthodologiques : rédiger une dissertation de géographie, réaliser des croquis variés et à différentes échelles, composer une carte de synthèse, étudier un ensemble de documents, ...
- Des apprentissages scientifiques sur des notions fondamentales pour la discipline. Nous aborderons notamment l'histoire de la géographie, les Etats-Unis, la France, les enjeux environnementaux mondiaux.

Les acquis des cours de tronc commun seront évalués par des devoirs qui prendront principalement la forme de dissertation. Outre ces dissertations, des devoirs courts seront faits au cours de l'année. Ils porteront sur la localisation de certains éléments physiques (montagne, fleuves, mers, détroits...) et politiques (localisation d'Etats, de capitales, de grandes institutions...), ainsi que sur la lecture d'articles scientifiques ou la réalisation de schémas et croquis.

En vue de l'étude du premier thème de l'année sur l'histoire de la géographie, je vous propose de lire (c'est-à-dire, lire, ficher et apprendre) :

- SIERRA Philippe, 2017, « Eléments d'histoire de la géographie », *La géographie : concepts, savoirs et enseignements*, Armand Colin, p13-45.
- DUNLOP Jérôme, « Qu'est-ce que la géographie ? », *Les 100 Mots de la géographie*, PUF, p3-7.

\*

L'option de géographie s'adresse en priorité à ceux qui souhaitent s'orienter vers une khâgne histoire-géographie, et au-delà vers des études d'histoire et/ou de géographie, d'aménagement du territoire. Elle est obligatoire pour tous ceux qui demandent une équivalence en histoire ou en géographie.

Elle consiste en une étude de la géographie de la France à travers une initiation au commentaire de documents géographiques.

Pour ceux qui aimeraient suivre ce cours, je vous propose une première approche à travers ce récit autobiographique :

- Sylvain Tesson, 2016, *Sur les chemins noirs*, Gallimard / Folio.

Après cette lecture, installez-vous confortablement face à un paysage de votre choix (rural, urbain, littoral, montagnard, tout est possible), et rédigez-en une description précise. Vous accompagnerez votre description d'une photographie du paysage choisi.

Profitez-en également pour revoir, à l'aide d'une carte de France, les principaux repères géographiques (de la France) : principaux reliefs, principaux cours d'eau, principales villes (préfectures), départements et régions.

\*

Enfin, en vue de la réalisation du travail cartographique, un minimum de matériel est nécessaire :

- Crayon à papier, gomme et taille-crayons
- Crayons de couleur permettant de réaliser des camaïeux ; Feutres fins ; Stylos de différentes couleurs
- Règle graduée
- Normographe (ou trace-formes) contenant les cercles de base (cercles, carré, triangle, polygone, ...)

Bon été et bon courage à chacun.

SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE SIERRA

SARAH AKACHA, FABRICE BOURCELOT, PIERRE DÉLIAS,  
GÉRALDINE DJAMENT-TRAN, DAVID GŒURY,  
YANNI GUNNELL, ANNE HERTZOG,  
ANNE-CLAIRE KURZAC-SOUALI, LUCILE MEDINA,  
FRANÇOIS MIALHE, FRANK PARIS,  
ANNE PÉNÉ-ANNETTE, OLIVIER PERRET,  
CÉLINE PIERDET, FRANÇOIS SAUR, ALEXIS SIERRA,  
SERGE WEBER

# **La géographie : concepts, savoirs et enseignements**

---

2<sup>e</sup> édition

**ARMAND COLIN**

## Chapitre 1

# Éléments d'histoire de la géographie

EN FRANCE, IL EST FRÉQUENT d'étudier l'histoire de la géographie en la faisant débiter à Paul Vidal de La Blache (1845-1918), considéré comme le fondateur de l'école française de géographie. Aussi, pour affirmer leur « rupture » avec un certain académisme universitaire, certains auteurs, comme Yves Lacoste, sont allés retrouver la longue voie de la géographie, en affirmant leur dette à l'égard d'Élisée Reclus, ou leur admiration pour Ibn Khaldoun ou Hérodote... Il faut dire que le terme « géographie » existe depuis plus de vingt-trois siècles, et que bien des savants se sont proclamés « géographes », d'Ératosthène qui calcule la circonférence terrestre aux « géographes du Roi » ou à ceux des sociétés savantes du XIX<sup>e</sup> siècle. Du reste, Vidal et les siens, s'ils ont voulu établir une discipline originale, considéraient la géographie comme une « vieille science » et ont rattaché leur démarche au renouveau des réflexions d'Alexandre von Humboldt ou de Carl Ritter.

Tout en conduisant à une profonde transformation des objets et méthodes d'études, les trente dernières années ont permis de mieux déchiffrer l'histoire d'une discipline qui avait largement été assimilée à la simple découverte du monde.

## Les géographies comme découvertes du globe

### L'Antiquité

Les plus anciens textes connus qui sont considérés comme véritablement géographiques datent du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais sont issus de deux civilisations qui s'ignoraient. En Chine, des descriptions du territoire, à destination

du pouvoir, évoquent paysages et population<sup>1</sup>. Mais c'est aux Grecs que l'on peut attribuer la fondation scientifique de la géographie<sup>2</sup>. Ceux-ci, dont les mythes s'appuient d'ailleurs sur toute une mythologie spatiale du monde méditerranéen (chacun connaît l'*Illiade* et l'*Odyssee* d'Homère<sup>3</sup> autant à travers ses lieux qu'à travers ses personnages), ont initié en Occident les deux grandes traditions de la géographie.

Celle descriptive, incarnée par Hérodote (vers -484, -420), généralement considéré comme le père de l'histoire, contemporain et soutien de Périclès qui, dans ses *Historiè*, commet de remarquables descriptions des lieux appuyées sur ses voyages. C'est à lui par exemple que l'on doit la première analyse connue de l'embouchure du Nil et donc le mot « delta ».

Celle cartographique et mathématique. Hipparque (-190 ?, -125) est le créateur de la grille de repères basée sur les pôles et l'équateur et réfléchit aux premières projections. Il développe en fait les réflexions d'Ératosthène (vers -275, -194), qui aurait le premier forgé ce terme de « géographie » et dont l'œuvre est connue à travers les évocations de Strabon plus de deux siècles plus tard. Ératosthène incarne la synthèse des deux approches. Il est autant celui qui détermine la position des lieux connus et calcule la circonférence terrestre que celui qui collecte d'importantes descriptions et réalise une carte du monde connu. Ptolémée (-90, -68) développe les travaux d'Ératosthène et crée une carte qui a pu être reconstituée à partir de l'index des lieux qui en reste : le monde des Grecs va alors jusqu'à l'Afrique équatoriale et intègre l'Extrême-Orient<sup>4</sup>. La connaissance par les Arabes de l'œuvre de Ptolémée, puis son intégration à l'Occident sera fondamentale dans l'élargissement du monde européen au XVI<sup>e</sup> siècle.

## Le Moyen Âge

Le Moyen Âge est généralement perçu comme une époque durant laquelle les connaissances géographiques semblent régresser. Les textes de l'Occident chrétien, comme par exemple l'encyclopédie d'Isidore de Séville (vers 560-636), ignorent en effet la rotondité de la terre et la cartographie devient largement symbolique et non plus mathématique : c'est la fameuse « carte en T et O ».

Pourtant, dans le monde de langue arabe – dont les auteurs proviennent de toute l'aire d'extension de l'Islam – la géographie connaît un véritable essor, et ce dès le IX<sup>e</sup> siècle. Progrès mathématiques, rencontre des savoirs issus de la Grèce et du monde indien, meilleure connaissance du monde à travers la

1. On trouvera ainsi une description des tribus Yu par les Shu Shing dans : Kish G., 1978, *A Source Book in Geography*, Harvard University Press. Sur la géographie chinoise, voir : Needham J., 1986, *Science and Civilization in China*, Cambridge University Press.  
 2. Holt-Jensen A., 1988, *Geography: History and Concepts. A Student's Guide*, Londres, Sage Publications.  
 3. Jacob C., 1991, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin.  
 4. BNF, 1998, *La Géographie de Ptolémée*, Paris, Anthèse.



compilation de nombreux itinéraires commerciaux, permettent la rédaction de très nombreux ouvrages.

Trois noms sont incontournables : Al-Idrissi, Ibn Battûta et Ibn Khaldoun. C'est en Sicile, au XII<sup>e</sup> siècle, qu'Al-Idrissi rédige pour Roger II le *Livre de Roger* dont le titre exact est *L'agrément de celui qui désire parcourir le monde* : il y rassemble les connaissances sur le monde connu de l'époque, alors que la plupart des auteurs se limitaient au monde musulman. L'intérêt de son œuvre réside dans son systématisme : reprenant les divisions de Ptolémée en sept climats, il y décrit tant les faits naturels qu'humains. Son livre, qui ne nous est pas entièrement parvenu, est resté largement ignoré du reste de l'Occident faute de traduction contemporaine. Ibn Battûta (1304-1377) est avant tout un voyageur dont les descriptions d'itinéraires à travers l'Afrique et l'Asie centrale ont longtemps été utilisées. Ibn Khaldoun (1332-1406) n'est pas à proprement parler un géographe. Grand voyageur, à une époque où le monde arabe est déchiré et menacé à l'ouest comme à l'est, il rédige une histoire universelle dont les prolégomènes sont une réflexion impressionnante sur le monde et la politique. Son histoire des Berbères constitue une véritable analyse géohistorique et géopolitique de l'Afrique du Nord<sup>1</sup>.

## L'élargissement du monde

Pour autant, l'Occident chrétien n'est pas sans s'interroger sur la géographie du monde. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la connaissance de l'expansion mongole ou du voyage de Marco Polo contribuent à raviver les interrogations sur les limites du monde, et sur les peuples situés au-delà du monde musulman. La redécouverte de l'œuvre de Ptolémée, traduite et diffusée avec succès dès le début du XV<sup>e</sup> siècle, permet la réalisation de cartes, qui encouragent les rois à financer des navigateurs disposant de meilleurs navires et de la boussole. La recherche d'une nouvelle route vers les Indes permet le développement des portulans et de cartes qui deviennent des enjeux d'État. Les Grandes Découvertes incarnent pendant trois siècles l'histoire même de la géographie. La curiosité pour les nouvelles terres et les nouveaux peuples, dont les « sauvages », conduit au développement de larges réflexions sur la répartition et la nature des hommes : s'appuyant sur les textes antiques et les relations de voyages, les « cosmographes » décrivent le monde. Cette connaissance est d'ailleurs devenue primordiale, tant pour l'Église, qui veut évangéliser, que pour les mouvements de Réforme qui veulent comprendre la Création, affectée par le péché humain.

Dans ce contexte, l'intérêt pour la géographie se développe et les États peuvent s'appuyer sur des descriptions plus rationnelles, initiées en particulier en Italie par Giovanni Botero (le penseur de la « raison d'État », 1544-1617) qui

1. Voir l'essai d'Y. Lacoste, 1966, *Ibn Khaldoun : Naissance de l'histoire, passé du tiers-monde*, Paris, Maspéro.

publie ses *Relations universelles*. Celles-ci constituent une triple description du monde connu : description régionale classique, description politique, description religieuse et culturelle. Pour G. Botero qui défend la Contre-Réforme et doit faire un état de l'expansion du catholicisme à la demande du Vatican, l'usage des chiffres de population est un moyen de démonstration. Il a pu être considéré *a posteriori* comme l'un des fondateurs de la statistique à une époque où les géographes, à la demande des souverains, doivent travailler à la connaissance des royaumes, et en particulier à leur cartographie.

Pour autant, les considérations générales ne déclinent pas ce qui vaut un succès exceptionnel à l'œuvre de Bernard Varenius (1622-1650). Celui-ci rédige une géographie générale dans laquelle il synthétise les connaissances de l'époque, qu'il distingue de la géographie particulière consacrée aux spécificités locales qui n'entrent pas dans le schéma zonal. Rédigé au moment où la science moderne se met en place, l'ouvrage fixe la césure géographie générale/régionale, et donne la primauté à la connaissance des aspects physiques.

## Les Lumières

Le XVIII<sup>e</sup> siècle ne voit pourtant pas se développer une véritable géographie générale, telle que l'avait conçue B. Varenius. Les dictionnaires géographiques se multiplient, qui dressent des sortes d'inventaires des villes et régions connues, s'appuyant aussi bien sur des sources récentes que médiévales ou antiques. Le problème de la détermination des longitudes en mer est enfin réglé grâce aux progrès de l'horlogerie et met un terme à une des activités majeures des géographes de cabinet. La description du monde se rationalise, grâce aux progrès de la topographie et à la recherche de données statistiques. Kant enseigne la « géographie physique » qui place la géographie en science naturelle de l'espace. Pour autant, les philosophes n'ont pas une vision claire de la géographie comme discipline, même s'ils reprennent des interrogations anciennes et ouvrent des voies à la réflexion géographique, comme la question du peuplement et celle de la différenciation des sociétés. Deux problèmes qui posent finalement la question philosophique de l'ordre naturel : ce qui oppose les sociétés est-il lié au milieu de vie et à l'ordre de la création initiale ou aux techniques et à l'organisation propre des sociétés ? Si Montesquieu revient, comme l'avait fait Jean Bodin, sur le rôle des climats, il est aussi l'un des premiers à s'interroger sur les causes des différences de peuplement et d'évolution démographique.

Des réflexions très proches de celles qui seront à l'origine de la géographie moderne se développent chez certains observateurs et voyageurs, tout particulièrement parmi les « idéologues ». Ainsi peut-on lire chez Volney (1757-1820) une véritable réflexion sur le genre de vie des nomades ou celui des Indiens des Amériques. Néanmoins, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la géographie reste



englobée dans une « philosophie reine » qui rassemble l'ensemble des disciplines de l'homme [DENEUX, 2006]. Sous l'Empire, si les ingénieurs géographes ont un rôle essentiel pour la préparation des campagnes napoléoniennes, la géographie n'est introduite que comme description introductive à l'histoire : elle n'explique pas et n'entre donc pas dans le champ des sciences. De fait, elle est soit ignorée des grandes classifications des sciences qui jalonnent le XIX<sup>e</sup> siècle, soit séparée entre « géographie physique » et « géographie politique ». Même Auguste Comte (1798-1857), qui se préoccupe d'aménagement du territoire et fait déboucher les sciences positives sur la sociologie comme étude des sociétés, n'inclut pas la géographie. Il connaît pourtant l'œuvre d'un de ses plus prestigieux auditeurs : Alexandre von Humboldt.

## Vers une géographie comme explication du monde

### Alexandre von Humboldt (1769-1859)

L'œuvre de ce noble prussien, même s'il ne s'est pas déclaré « géographe », a été largement considérée comme fondatrice. Quatre années passées à explorer de manière scientifique le continent américain<sup>1</sup> avec son ami le botaniste français Aimé Bonpland (1773-1856) lui donnent matière à une publication considérable dans laquelle il ne se contente pas de rassembler les observations, mais cherche à comprendre l'interaction des phénomènes. Remarquable observateur, il appuie son propos sur de riches et variées illustrations, donnant à voir les premières coupes des Andes. Il est l'un des premiers à réaliser les cartes en isothermes qui lui permettent de mettre en évidence et expliquer le parallèle entre zonalité (répartition des formations végétales en fonction de la latitude) et étagement de la végétation (répartition des formations végétales en fonction de l'altitude). En effet, sa « géographie des plantes », à travers la notion de « formation végétale », ouvre clairement à la notion de « milieu » et permet de comprendre le lien climat-végétation (« l'identité des formes végétales indique une analogie des climats »).

Son œuvre s'appuie en permanence sur les jeux d'échelles et sur les comparaisons, qu'il s'agisse des organismes vivants (crocodiles du Río Apure/crocodiles du Nil), des paysages (pampa/grandes prairies) ou même des formes continentales (côtes d'Afrique et d'Amérique au dessin parallèle). Il meurt avant d'avoir achevé son dernier ouvrage (*Le Cosmos*) dans lequel il souhaitait présenter « les grandes lois qui régissent le monde ». Humboldt ne s'est pas limité à une approche naturaliste : son *Essai politique sur le royaume*

1. Humboldt qui fut, sauf erreur, le premier à parler de « Grandes Découvertes » pour les explorations de la Renaissance, a souvent été qualifié de « second découvreur de l'Amérique ».

de la nouvelle Espagne s'appuie sur les statistiques et les rapports de l'administration coloniale pour expliquer l'organisation sociale et spatiale du territoire (il est ainsi le premier à expliquer la faiblesse du peuplement littoral du Mexique). Il sait analyser les conséquences de l'esclavage, et surtout il s'intéresse à l'aménagement du territoire. Ainsi, il offre une synthèse remarquable des voies pour créer un canal interocéanique entre Atlantique et Pacifique. Au total, Humboldt a exploré bien des thématiques géographiques et multiplié les analyses spatiales, et il est tout autant géologue, météorologue, botaniste, anthropologue et même philosophe politique : à ce titre, il reste homme des Lumières, passionné par la compréhension du tout.

### L'approche de Carl Ritter (1779-1853)

Carl Ritter est souvent associé à Humboldt comme père de la géographie moderne. Ni explorateur, ni naturaliste, Ritter est un enseignant qui, après avoir écrit une géographie de l'Europe, entreprend une *Géographie générale comparée*<sup>1</sup> dans laquelle il veut comprendre les rapports entre les peuples, leur position et la nature. L'impact de l'enseignement et de l'œuvre de Ritter a été très important sur les géographes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Reclus ou Vidal le considèrent comme leur maître. Pour Ritter, la Terre est un tout, un véritable organisme, dont la nature des lieux explique le destin des peuples.

## La géographie comme discipline : l'essor de la géographie classique

### Les précurseurs

#### *Le contexte : une géographie populaire*

Si les œuvres de Humboldt et Ritter donnent une dimension explicative nécessaire pour fonder une science moderne, la géographie reste tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle marquée par une ambition : la description du globe. En France, la *Géographie universelle* de Conrad Malte-Brun, publiée à partir de 1810, constitue la principale synthèse<sup>2</sup>. Les différentes sociétés de géographie jouent un rôle essentiel de diffusion et d'encouragement des explorations : nature, ethnologie, recherche de nouvelles voies et débouchés commerciaux, puis colonisation en sont les principales motivations. Cette géographie de terrain et d'érudition ne manque pas de fasciner un large public, et une véritable

1. En 19 volumes mais inachevée : Ritter s'est limité au monde classique. Voir la présentation et la traduction de D. et G. Nicolas-Obadia : Ritter C., 1974, « Introduction à la géographie générale comparée », *Cahiers de géographie de Besançon*, n° 22.

2. La *Géographie universelle* de C. Malte-Brun a connu plusieurs rééditions, dont la dernière refondue par Théophile Lavallée (1865-1869).



géographie populaire passionne les pays occidentaux. Ainsi, les premiers guides touristiques à large diffusion apparaissent (il s'agit en particulier des guides Baedeker en Allemagne ou des guides Joanne, ancêtres des guides bleus, en France) et Jules Verne met en scène dans ses romans des *Voyages extraordinaires* dans les divers paysages naturels, ruraux ou urbains du monde. Il publie d'ailleurs une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (1867).

### Élisée Reclus (1830-1905)

C'est dans ce contexte que se distingue l'œuvre d'Élisée Reclus. Voyageur, lecteur insatiable des œuvres de son temps, il rédige des comptes-rendus de très nombreux auteurs et fait ainsi connaître aussi bien l'Allemand Ritter, dont il a suivi certains des cours, que l'Américain G. P. Marsh (1801-1882), diplomate américain qui, le premier, s'intéresse aux effets de l'action humaine sur la planète. C'est grâce au soutien de la maison Hachette, après avoir travaillé pour les guides Joanne, qu'il se lance dans une œuvre monumentale. Après *La Terre* (2 volumes), ouvrage de vulgarisation consacré à la géographie physique, il rédige une monumentale *Nouvelle géographie universelle* (19 volumes, plus de 17 000 pages). S'ensuivra *L'Homme et la Terre* (5 volumes), synthèse dans laquelle il étudie les rapports au cours du temps entre les populations, leurs gouvernements et les milieux de vie.

Bien sûr, l'engagement libertaire de Reclus, libre penseur, communard condamné à la déportation en 1871 – qu'il n'a pas vécue grâce à la mobilisation d'une large communauté internationale dont Darwin –, a joué un rôle dans sa redécouverte dans les années 1970. Mais le succès de sa *Géographie universelle* avait été considérable en son temps. S'appuyant sur une information précise et souvent exhaustive, il sait, dans un style agréable et efficace, tirer l'essentiel pour montrer les contrastes entre les espaces et les sociétés, étudier les mises en valeur et mettre en évidence les grands problèmes économiques. Si ses idées politiques ne sont que peu présentes – même si elles transparaissent clairement dans son dernier ouvrage –, ses convictions philosophiques, et parfois morales, sont claires : célébration de l'œuvre humaine, et du lien entre l'homme et la nature. En frontispice de *L'Homme et la Terre*, il met : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. »

L'œuvre de Reclus est celle d'un auteur en dehors de l'université comme le resteront ses deux frères géographes – Onésime, auteur également d'une œuvre grand public prolix, ou Paul, qui a étudié l'isthme de Panamá.

### Émile Levasseur (1828-1911)

Pionnier des statistiques modernes, É. Levasseur veut donner, à travers la refonte des programmes du secondaire (voir chap. 3), une vision plus utilitaire et scientifique de la discipline. Enseignant au Collège de France, il rédige une *Population française* en 1889 qui reste longtemps un ouvrage de référence, et

théorise la géographie comme science des rapports entre milieux, peuples et économie. Il est l'un des premiers à formuler des lois spatiales, notamment sur l'attraction des villes, mais ses conceptions de la géographie ne font pas école et n'ouvrent pas sur une autonomisation de la discipline.

### *L'institutionnalisation universitaire*

L'institutionnalisation de la géographie s'opère dans tous les pays occidentaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le processus commence en Allemagne avec, en 1874, la création des départements de géographie pour un État neuf en quête d'expansion. Ferdinand Von Richthofen (1833-1905) définit la géographie comme la science de la surface terrestre. Alfred Hettner (1859-1941) développe cette conception à travers la géographie régionale, ses travaux ayant une grande influence aux États-Unis. L'œuvre la plus marquante est celle de Friedrich Ratzel (1844-1904). Un temps journaliste, ayant vécu en Amérique du Nord, celui-ci réalise une thèse sur l'immigration chinoise en Californie, qui lui permet d'obtenir une chaire de géographie à Munich puis à Leipzig. Voulant ancrer sa discipline comme science à part entière, il centre sa réflexion sur les lois qui organisent les relations entre l'environnement et les groupes humains et fonde l'anthropogéographie, première acception de la géographie humaine.

### L'anthropogéographie de Friedrich Ratzel (1844-1904)

L'œuvre majeure de F. Ratzel est l'*Anthropogéographie*, publiée en 1882 et 1891. Il y distingue la « géographie physique » de « l'anthropogéographie », le tout inclus dans les sciences de la vie. Influencé par l'œuvre de Darwin – et plus exactement son interprétation par Moritz Wagner<sup>1</sup> –, Ratzel insiste sur l'importance des migrations et de la distance, et distingue les relations au milieu des peuples de nature de celles des peuples de culture qui se libèrent de l'emprise de l'environnement grâce à leurs techniques et à leur organisation. Même s'il est beaucoup moins « déterministe » que Ritter, c'est pourtant son « déterminisme » qui est repris aux États-Unis par Miss Semple et dénoncé en France par Lucien Febvre et les sociologues durkheimiens.

Au Royaume-Uni, c'est H. J. Mackinder (1861-1947) – le vainqueur du mont Kenya – qui organise la discipline et, tout en suivant les exemples français et allemands de géographie régionale, oriente l'analyse géographique vers de larges représentations géopolitiques, facilement utilisables. Considérant l'histoire du monde dominée par l'opposition entre la terre et la mer, incarnée par une succession d'États opposés, il estime que le contrôle du cœur du monde – *heartland* (qu'il situe en Sibérie entre Atlantique et Pacifique !) – déterminerait la puissance mondiale...

1. Cf. Tort P. (dir.), 1996, *Dictionnaire du Darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF : articles « Ratzel » et « Wagner ».



## Vidal et les siens : la géographie française à l'époque classique

*La géographie en France :*

*l'influence de Paul Vidal de La Blache (1845-1918)*

En France, dès les années 1870, Ludovic Drapeyron, normalien et professeur de lycée à Paris, essaie de donner une autonomie institutionnelle à la géographie. Il fonde, en 1877, la *Revue de Géographie*<sup>1</sup> et propose la création d'une école nationale de la géographie et d'une agrégation de géographie, deux projets qui n'aboutissent pas. Au même moment, mais selon une optique différente, c'est autour de Paul Vidal de La Blache que la géographie s'ancre comme discipline universitaire.

Normalien lui aussi, premier à l'agrégation de 1866, ayant réalisé une thèse d'histoire classique, il commence à enseigner la géographie lorsqu'il est nommé professeur d'histoire et géographie à Nancy en 1872. Cinq ans plus tard, il enseigne la géographie à l'École normale supérieure, déployant alors une large activité pédagogique, et attirant à la discipline de brillants étudiants. Sa carrière se termine à la Sorbonne où il obtient la chaire de géographie<sup>2</sup>. C'est donc grâce à son œuvre pédagogique et sa carrière universitaire que Vidal se voit confier la rédaction du *Tableau de la Géographie de la France*, en introduction à l'*Histoire de France* de Lavis. En 1891, la création des *Annales de Géographie* avec Louis Gallois et Marcel Dubois (titulaire de la chaire de géographie coloniale) donne un cadre à l'école française de géographie.

Vidal explicite ses positions sur la géographie à travers une série d'articles ou la préface de son *Atlas*. Bien qu'historien de formation, Vidal prend pour modèle les démarches naturalistes, en particulier celles des sciences de la vie et de l'écologie naissante, ce qui le rapproche de Ratzel. Science des lieux, la géographie doit permettre de comprendre l'expression de l'articulation des lois générales de la nature et des réponses des sociétés, qui explique la diversité du monde. Dès lors, chaque lieu correspond à une combinaison particulière qu'il faut établir et démêler de façon à déterminer, grâce à la comparaison, les lois générales de la Terre. À la différence de Ritter ou de Ratzel, Vidal insiste sur l'interrelation : si les milieux sont contraignants, l'homme y répond différemment modifiant différemment les milieux, c'est le « possibilisme<sup>3</sup> ». Celui-ci, qui s'exprime par des « genres de vie » différents, permet alors de comprendre la répartition et la diffusion du peuplement : comme Levasseur, Vidal insiste sur la compréhension de la « formation des densités ».

1. Qui paraît de 1877 à 1924.

2. On lira avec intérêt: Sanguin A.-L., 1993, *Vidal de La Blache, un génie de la géographie*, Paris, Belin.

3. Le terme est en fait de l'historien Lucien Febvre.

### « Milieu » et « genre de vie »

« Milieu » et « genre de vie » sont généralement considérés comme les deux concepts-clés de la géographie vidalienne. Le mot « milieu » est directement issu des sciences de la vie et de l'écologie : il désigne l'espace qui entoure les êtres vivants. Les géographes ont utilisé deux expressions. Celle de « milieu naturel » correspond à un espace naturel dans lequel s'exprime comme conséquence du climat, du relief et de l'évolution, une formation végétale particulière (milieu de la forêt tropicale, etc.). Compte tenu des impacts humains, l'expression « milieu géographique » a semblé préférable. Celui-ci serait l'espace naturel et aménagé entourant un lieu ou une société particulière. Néanmoins, l'usage fait que le terme « milieu », comme celui « d'environnement » qui lui est synonyme, est surtout employé pour désigner les composantes physiques de l'espace. Les relations hommes-milieus ont alors constitué la question clé de la géographie humaine et régionale. Posé par la médecine hippocratique, repris par maints auteurs – dont J. Bodin qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, formule l'idée d'un lien climat-mentalité à prendre en compte pour gouverner<sup>1</sup> –, le « déterminisme géographique » apparaît, avec la géographie vidalienne, comme le concept à remettre en cause, voire à nier. Contingence et techniques deviennent les clés pour comprendre les mises en valeur et, de là, l'occupation différentielle de milieux similaires dans le temps et l'espace : c'est le « possibilisme ». Ces relations s'expriment à travers des « genres de vie », c'est-à-dire l'ensemble d'habitudes et de techniques par lesquelles un groupe humain assure son existence. Il était courant de distinguer les genres de vie fondés sur le pastoralisme, la chasse ou l'agriculture... Dans un monde de plus en plus globalisé et urbain, cette notion apparaît aujourd'hui largement désuète, même si quelques géographes comme Maximilien Sorre avaient tenté dans les années 1950 de définir des genres de vie urbain.

Vidal fixe, de fait, l'orientation de la géographie française de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : la recherche doit passer par l'étude de régions, dont il s'agit de comprendre les fondements, ce qui passe par l'histoire et la géographie physique. L'étude des aspects politiques et sociaux contemporains est devenue hors de propos : il s'agit de différencier clairement la discipline de l'histoire et de la sociologie naissante.

### Épistémologie de l'École française de Géographie : Emmanuel De Martonne et Lucien Febvre

La démarche vidalienne est traduite à travers deux réflexions épistémologiques, qui auront un impact différent :

1. Les différences de climat induisant selon Bodin des humeurs différentes des peuples, les méthodes de gouvernement doivent s'adapter : la fermeté pour les Méridionaux à l'âme trop déliée, etc.



– celle d'E. De Martonne, qui publie les *Principes de géographie humaine* et définit la géographie à travers plusieurs publications dont la *Science géographique*<sup>1</sup> parue en 1915. Sceptique par rapport à l'œuvre de Ritter, il insiste sur l'héritage de Humboldt, l'importance de Reclus comme éveilléur d'idées et le travail de Vidal. Précisant ses conceptions dans son « Traité », il distingue trois principes : extension (chercher la répartition d'un phénomène), géographie générale (le rattacher aux phénomènes généraux de la planète) et causalité (comprendre son origine et sa répartition) ;

– celle de l'historien L. Febvre : *La Terre et l'évolution humaine*, 1922. La publication de son ouvrage a été retardée par la guerre. Travail circonstanciel, il répond aux critiques des durkheimiens qui rejettent l'approche régionale. Febvre insiste sur l'approche « possibiliste » de Vidal : « Des nécessités nulle part, des possibilités partout. » Il montre la richesse des travaux géographiques et définit la géographie comme la science des « rapports qu'entretiennent les sociétés humaines d'aujourd'hui avec le milieu géographique présent ». Son livre se veut une véritable réflexion sur ce qu'est et ce que doit être la géographie comme en témoigne l'organisation de l'ouvrage :

- Introduction : Le problème des influences géographiques ;
- Première partie : Comment poser le problème : la question de méthode ;
- Deuxième partie : Cadres naturels et sociétés humaines ;
- Troisième partie : Possibilités et genres de vie ;
- Quatrième partie : Groupements politiques et groupements humains ;
- Conclusion : La tâche présente. Méthodes biologiques, méthodes géographiques.

Toute sa vie, L. Febvre est resté attentif à l'évolution de la géographie, réalisant plus de deux cents comptes-rendus d'ouvrages de géographes. Pour lui, la géographie est avant tout humaine et ne doit pas s'aventurer sur les thèmes du politique.

### Les pratiques de la géographie en France

L'influence de Vidal se traduit par la réalisation de multiples monographies régionales. Utilisation des archives, du paysage (habitat et occupation du sol), de la géologie et des grandes données climatologiques en sont les caractéristiques essentielles. Pour autant, ces travaux ne débouchent pas sur la formulation de lois générales, et, étonnamment, à l'exception de l'œuvre de Maximilien Sorre (1880-1962), considéré comme son héritier le plus fidèle, ces œuvres classiques ne s'intéressent que peu à la végétation, malgré l'admiration de Vidal pour les « sciences biologiques ».

Dans le sillage du maître, deux grands traités de géographie générale sont rédigés et annoncent la spécialisation des « deux géographies ».

Jean Brunhes (1869-1930) publie une *Géographie humaine* en 1910. Reprenant les enseignements de Vidal, il enrichit ses conceptions de deux approches. D'abord, il distingue l'économie destructrice – celle qui s'appuie sur la destruction de ressources – de l'économie conservatrice. Ensuite,

1. De Martonne défend l'œuvre de son beau-père. Pour l'anecdote, il partage le même caveau, au cimetière Montparnasse.

il accorde une place essentielle à la photographie et donc au paysage. Orateur brillant, auteur de très nombreux ouvrages, il dirige les *Archives de la Planète*<sup>1</sup>, lancée par le banquier A. Kahn, dont l'objectif est de réaliser un inventaire photographique des peuples du monde. Si Brunhes a joué un rôle majeur dans la diffusion de la géographie humaine, s'il a accordé une large part aux paysages, il ne fait néanmoins pas école et reste en marge de la géographie humaine institutionnelle. En dehors de l'université – il est professeur au Collège de France et perçu comme un rival –, il ne dirige pas de thèses.

Le maître de la géographie humaine est donc en fait Albert Demangeon (1872-1940), titulaire de la chaire de géographie humaine à la Sorbonne. Auteur d'une thèse remarquable sur la plaine picarde (1905), il s'affirme comme un des maîtres de la géographie régionale à travers la rédaction de plusieurs volumes de la *Géographie universelle*. Si ses travaux et ceux qu'ils dirigent accordent une large place au monde rural (notamment l'étude de l'habitat qu'il développe), il s'intéresse à l'ensemble des problèmes de son temps. Ainsi, à travers le *Déclin de l'Europe* (1920), il montre la fin de la suprématie économique européenne et ses conséquences.

L'autre traité est l'œuvre du gendre de Vidal : Emmanuel de Martonne (1873-1955). Son *Traité de géographie physique*, publié en 1909, constitue une remarquable synthèse des connaissances de l'époque. Ouvrage rigoureux et scientifique, il fait le point sur les grands problèmes de géomorphologie et de climatologie, présentant les théories mais insistant sur une approche concrète fondée sur l'observation et la mesure. De Martonne s'impose par ailleurs comme le principal chef de file de la géographie universitaire française. Terminant les *Principes de géographie humaine* que son beau-père n'avait pu achever, il institue la discipline grâce à de nombreuses publications destinées à des publics élargis, et à travers la fondation d'une Association des géographes français, la création des excursions interuniversitaires, l'obtention d'une agrégation spécifique (1942) et un activisme important au sein de l'Union géographique internationale dont il a été président.

L'affirmation de la géomorphologie que De Martonne a particulièrement développée conduit à davantage de réflexions théoriques, notamment sous l'influence des conceptions de l'Américain William Morris Davis (1850-1934). Celui-ci a développé la théorie du cycle d'érosion qui fait l'analogie entre formes et âges : à des périodes de surrection succèdent des phases d'érosion qui conduisent à la formation de pénéplaines. Une des préoccupations majeures des géomorphologues français d'alors est donc la reconnaissance et l'explication des surfaces d'aplanissement. Il faut aussi noter qu'elle ouvre la voie à la quantification avec la multiplication de calculs morphométriques, développés en particulier par Charles-Pierre Péguy<sup>2</sup> (1915-2005).

1. Voir le musée Albert Kahn à Boulogne-Billancourt.

2. C'est le fils posthume de l'écrivain.



## Les autres approches de la géographie

Le caractère nécessairement de plus en plus spécialisé des approches des géographes, et la divergence entre géographie humaine et géographie physique conduit Camille Vallaux (1870-1945) – autre géographe formé par Vidal mais marginalisé – à employer l'expression de « sciences géographiques » (1925). De fait, plusieurs approches se développent, qui correspondent souvent à des écoles nationales. Car à la géographie « étude régionale », dont la géographie française s'impose comme le principal modèle, avec un versant de géographie humaine surtout focalisé sur le peuplement et les aspects agraires et un versant de géographie physique surtout géomorphologique, s'ajoutent d'autres directions peu ou pas explorées en France.

La première est celle d'une géographie « science des paysages » (voir chap. 4). Celle-ci est engagée aux États-Unis, sous l'angle d'une géographie-écologie humaine avec Carl Sauer. La transformation des milieux sous l'influence humaine en est la principale occupation. En Allemagne, avec Siegfried Passarge (1867-1958), une science du paysage se construit véritablement : il s'agit de réaliser un inventaire précis des paysages du monde. Plus radicalement, la géographie russe se développe uniquement sur la géographie physique.

L'autre direction est la géopolitique. Nicholas Spykman (1893-1943) aux États-Unis complète les théories de Mackinder. Mais cette géopolitique est surtout incarnée par l'Allemand Karl Haushofer (1869-1946) : associé au nazisme – tout comme Passarge –, il développe une géopolitique comme réflexion sur les fondements géographiques de l'action politique, en l'occurrence au service du grand Reich avec notamment la notion d'« espace vital ». Dénoncée par les géographes français, elle contribue au rejet du terme « géopolitique » jusqu'à la fin des années 1970.

## Les remises en cause : géographies en interrogation

### Le temps des débats

#### *Un nouveau contexte*

La seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle est marquée par une multiplication de débats. À cela, au moins quatre facteurs viennent s'ajouter :

- en premier lieu, la démocratisation progressive de l'enseignement secondaire puis supérieur, qui entraîne une augmentation considérable du nombre d'universitaires et de chercheurs. En France, la géographie devient d'ailleurs une discipline de promotion sociale : sans latin (contrairement à l'histoire),

elle est ouverte aux classes populaires qui n'ont pas fait les filières classiques du lycée et permet notamment à de nombreux instituteurs de s'engager dans des thèses ;

– le nouveau contexte économique des Trente Glorieuses dans le cadre de l'État providence ;

– l'essor du marxisme, qui, s'il ne change pas forcément la pratique géographique, conduit de jeunes étudiants à rejeter la géographie classique et à remettre en cause la légitimité des maîtres ;

– enfin, dans le même temps, les sciences sociales s'engagent dans de profondes rénovations.

### *La « nouvelle géographie »*

La remise en cause de la géographie classique est lancée aux États-Unis par Fred K. Schaefer (1904-1953) qui dénonce dans un article resté fameux « l'exceptionnalisme » en géographie, mettant en cause directement les travaux de Richard Hartshorne (1899-1992), le maître de la géographie américaine. Selon Schaefer, l'étude des régions, chère à Hartshorne, enferme la discipline dans la recherche des particularismes et non des lois. R. Hartshorne répond en disant qu'il ne connaît qu'une loi : l'unicité de chaque région...

### **La région : comment est constitué le monde ou comment le découper ?**

Au moment où s'institutionnalise la géographie, en Allemagne puis en France, l'un des objets essentiels de la géographie classique est de comprendre comment sont organisées les régions. Une région est alors vue comme une portion de la surface terrestre qui présente des caractéristiques propres. Les géologues, à travers l'observation des paysages, constatent qu'aux grands ensembles géologiques sont associés des paysages spécifiques correspondant à des mises en valeur particulières, tandis que les historiens ont remarqué à travers l'analyse des frontières, que beaucoup de découpages traversent les époques. Ainsi, les premières réflexions portent sur les « régions naturelles » (Bassin parisien qui se distingue du Massif armoricain ou du Massif central), puis sur les régions historiques (la Normandie, la Bretagne, etc.). Vidal et surtout L. Gallois (1908) approfondissent les distinctions : l'économie implique l'existence de « régions agricoles » ou « industrielles », l'influence des villes crée des « régions urbaines ». Gallois propose alors le terme de région géographique pour définir ce que devrait être le terrain des géographes, distinct de celui des géologues ou économistes : des régions naturelles transformées par l'homme.

Les interrogations sur la notion de région restent néanmoins limitées : il s'agit certes de justifier les découpages, mais l'essentiel du travail est d'expliquer leurs paysages, mises en valeur et genres de vie et d'en définir les sous-ensembles. Si, aux États-Unis, R. Hartshorne montre que les régions sont avant tout un découpage



opéré par le chercheur<sup>1</sup>, il faut attendre en France les années 1950 pour que la notion fasse l'objet de réflexions plus approfondies ou soit rejetée. En France, Étienne Juillard<sup>2</sup> (1914-2006) propose en 1962 de distinguer deux définitions de la région : celle de l'extension d'un paysage donné, c'est-à-dire la région homogène, et celle fonctionnelle d'un espace polarisé. Ce ne sont plus tant les limites que sa structuration par le réseau urbain qui importe.

Les géographes ont longtemps essayé de se défaire des limites administratives, ce qui ne les empêche pas par ailleurs de s'engager en faveur de la régionalisation, comme Vidal qui milite pour une politique de régionalisation de la France. Car la logique aujourd'hui la plus évidente du terme région est celle, territoriale, d'un découpage spatial des États pour mieux les régir... ou parfois contester leur poids.

Ainsi, c'est surtout dans le monde anglo-saxon que le renouveau s'opère. Il s'agit de refonder la géographie sur l'objectivité de l'analyse de données quantitatives. La redécouverte de travaux anciens d'économie spatiale, comme ceux d'August Lösch (1906-1945) ou de Walter Christaller (1893-1969) (voir chap. 4) permet, dans un souci de scientificité, de tester des modèles ou d'en établir de nouveaux. Brian J.-L. Berry, après s'être intéressé au commerce, oriente les recherches vers l'étude des villes et des oppositions sociales qui y règnent. Au Royaume-Uni, Peter Haggett, pour la géographie humaine, et Richard Chorley (1927-2002), pour la géographie physique, généralisent l'utilisation des méthodes quantitatives et les présentent à travers des manuels généraux. En Suède, Torsten Hägerstrand (1916-2004) travaille sur la notion de diffusion et invente la *Time Geography* (voir chap. 2). En France, les travaux de Paul Claval, qui fait connaître cette « nouvelle géographie », portent plus particulièrement sur l'organisation de l'espace. À la fin des années 1960, David Harvey synthétise les nouvelles investigations dans un ouvrage, *Explanation in Geography*, qui est traduit en français en 1972 à l'instigation de Ph. Pinchemel.

Cette géographie « scientifique » exclut donc beaucoup de champs *a priori* peu quantifiables. Géographie régionale, approche de l'habitat et des structures agraires, étude des surfaces d'érosion, géographie historique : des thèmes piliers de la géographie d'avant-guerre sont remis en cause.

### Qu'est-ce que l'espace ?

Avec la nouvelle géographie, le terme espace s'est substitué à celui de milieu. Les précurseurs de l'analyse spatiale sont à chercher dans les travaux sur la localisation des activités économiques, comme von Thünen pour l'agriculture [1826], Weber pour l'industrie [1909], ou sur l'étude des villes, Burgess sur l'organisation de l'espace urbain [1925], ou encore Christaller sur les places centrales

1. Hartshorne R., 1939, *The Nature of Geography*, Lancaster, A.A.G.

2. Juillard É., 1962, « La région, essai de définition », *Annales de géographie*.

[1932]. À la différence du concept de milieu, celui d'espace sous-entend une dimension objective. L'espace se définit par des coordonnées à partir desquelles il est possible de situer les phénomènes et de mesurer les distances entre eux. La notion de réseau en découle directement. Un réseau est une organisation en mailles de l'espace. Ses premiers emplois viennent de la physique (notion de réseau cristallin : les cristaux correspondent à une répartition périodique d'atomes). Très tôt, des géographes et des statisticiens ont observé que les villes formaient des réseaux, et les ingénieurs ont compris que les infrastructures devaient être organisées en réseaux. D'un point de vue de l'analyse spatiale, un réseau implique que ce n'est pas la distance topographique qui compte mais le lien existant ou non.

### *Réticences et géographie humaniste*

Pour autant, ces nouvelles pratiques sont loin de séduire l'ensemble des géographes. De tradition littéraire – chaque géographe cultivait d'ailleurs dans sa thèse son propre style –, beaucoup ne se reconnaissent pas dans l'étude objective et mathématique de phénomènes spatiaux.

#### *Les grands thèmes de recherche en France*

En France, le renouveau s'opère surtout à travers de nouvelles thématiques. En effet, c'est davantage sur une nouvelle lecture du monde, dans le cadre de l'essor du marxisme, que sur des considérations épistémologiques que se fonde la contestation de l'approche classique. Ainsi, c'est d'abord par l'approche économique que Pierre George (1909-2006) dénonce la géographie classique. Celle-ci est alors incarnée selon lui par Maurice Le Lannou (1906-1992) qui explique s'intéresser à « l'homme habitant ». Pour P. George, qui est communiste, il faut étudier « l'homme producteur, l'homme consommateur », s'intéresser aux modes de production plutôt qu'aux genres de vie. À travers une production prolifique, P. George essaie de promouvoir une géographie davantage tournée vers les aspects économiques et sociaux.

Parmi les nouvelles approches qui se développent en France à partir des années 1960, on peut retenir quatre sujets d'investigation qui suscitent beaucoup de travaux ou de débats :

- l'opposition villes-campagnes, inspirée du marxisme, donne lieu à de nombreuses réflexions et contribue à poser la question du sous-développement, étudiée par Yves Lacoste, qui essaie d'en définir les caractères communs. À la « géographie tropicale », considérée comme colonialiste, succède ainsi une géographie du développement (voir chap. 10) ;

- Jean Tricart (1920-2003) comme Michel Phlipponneau (1921-2008) appellent à développer la géographie appliquée (1960) : sur le modèle du *Land planning* anglo-saxon, les géographes doivent se mettre au service de



l'aménagement du territoire. D'autres, avec Pierre George, s'y opposent et parlent d'une « géographie active », seule garante de l'indépendance du géographe-chercheur qui doit établir des diagnostics, mesurer les effets des décisions prises mais ne pas être dépendant des décideurs ;

– à la fin des années 1960, des tentatives se construisent autour des approches systémistes, comme Georges Bertrand qui, sur le modèle de la science du paysage soviétique, propose une géographie physique globale (1968) bâtie sur l'étude du géosystème au même moment où Roger Lambert développe en hydrologie le concept d'hydrosystème. Olivier Dollfus (1931-2005) engage une réflexion sur la notion d'espace géographique [1970] qui le conduira plus tard à développer le concept d'espace mondial ;

– enfin, Yves Lacoste, avec un livre de réflexion épistémologique ayant un fort impact (*La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, 1976), relance plus largement le débat sur la nature et l'objet de la géographie française, ce qui lui permet de réhabiliter la géopolitique (voir chap. 9), et le conduit par la suite à s'opposer frontalement à la géographie chorématique promue par Roger Brunet (voir plus loin). Son implication dans les débats sur l'engagement de la géographie le rapproche à maints égards de la géographie radicale qui se développe aux États-Unis.

### Le concept de « géosystème »

Le concept de « géosystème » a été formulé par le géographe russe Viktor Borisovitch en 1963. Il désigne une unité paysagère homogène produite par une combinaison dynamique entre des éléments abiotiques (roches, eau, etc.), des éléments vivants (végétation, faune) et anthropiques. Georges Bertrand comme Jean-François Richard distinguent plusieurs ordres de grandeur : une région naturelle est constituée de géosystèmes eux-mêmes divisés en « géofaciès » puis « géotopes ».

### *La géographie radicale*

Contestant à la fois la géographie classique et la « nouvelle géographie », deux géographes américains, William Bunge et David Harvey, estiment que la géographie doit exprimer des points de vue et dénoncer les inégalités sociales qu'elle voit s'exprimer dans l'espace, en montrant que ces inégalités sont le résultat d'orientations politiques et économiques.

En France, une géographie sociale s'affirme dans les années 1970, qui a pour ambition d'analyser les rapports sociaux dans l'espace<sup>1</sup>.

1. Di Méo G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan.

*Géographie humaniste et tournant culturel*<sup>1</sup>

La principale contestation de la « nouvelle géographie » vient néanmoins du tournant culturel qui s'engage au même moment. C'est un Américain d'origine japonaise, Yi-Fu Tuan qui parle de « géographie humaniste » pour qualifier le courant qui s'intéresse au sens et au vécu du territoire et des paysages.

En France, Éric Dardel (1900-1968) apparaît alors comme un précurseur, en publiant, en 1952, *L'Homme et la Terre*, dans lequel il veut montrer la « géographicit   » de l'homme, c'est-à-dire la manière dont on inscrit notre existence dans l'espace. La géographie n'est pas selon lui un « cadre fermé où les hommes se laissent observer », mais « le moyen par lequel l'homme réalise son existence, en tant que la Terre est une possibilité essentielle de son destin ». Armand Frémont définit vingt ans plus tard le concept d'« espace vécu », s'appuyant notamment sur la littérature : l'espace de vie, c'est-à-dire l'ensemble des lieux fréquentés, devient un espace social du fait des relations qui s'y établissent avec les autres, et un espace vécu en raison de la perception qu'on s'en fait et des valeurs psychologiques qu'on lui accorde. Toute une branche de la géographie se développe ainsi sur des travaux sur la perception et les représentations de l'espace. Jean-Robert Pitte, à travers les paysages français, puis la cuisine, développe une géographie culturelle tandis qu'Augustin Berque tire de son expérience du Japon une autre vision des rapports homme-terre.

Ce faisant, un nouveau concept clé semble s'imposer : celui de territoire.

**La notion de « territoire »**

Un territoire correspond à un espace approprié. On parle de plus en plus de géographie des territoires pour remplacer l'expression géographie régionale. Le terme n'est utilisé en géographie que depuis une trentaine d'années, mais a eu un succès considérable en France. De fait, il a été utilisé pour deux raisons principales. La première correspond à la volonté d'éviter le terme « espace », à la connotation abstraite rejetée par certains géographes. L'autre étant de parler de territoire au sens d'espace socialisé : le territoire serait l'espace des sociétés. Au concept de « milieu » de la géographie naturaliste, aurait succédé celui d'« espace » de la « nouvelle géographie », tandis que celui de territoire permettrait d'intégrer les notions de « vécu », d'« identité » et de « représentation ». Comme une nation qui a un territoire à aménager, chacun a son territoire de vie fondé sur des « territoires de proximité » – expression apparue dans les programmes scolaires de lycée de 2010. Selon les auteurs, la dimension identitaire, matérielle ou organisationnelle est mise au centre de la notion.

1. Dans le monde anglo-saxon, l'expression *cultural turn* désigne la revalorisation du culturel qui s'est opérés dans les sciences sociales depuis les années 1990. Ici, nous l'avons employé dans un sens large qui inclut la géographie humaniste.



### *La géographie en miettes ?*

Au lendemain de mai 1968, la géographie est donc traversée par de profonds débats. Trois nouvelles revues se développent et remettent en cause la prééminence des *Annales de géographie*. *L'Espace géographique*, lancé par Roger Brunet, veut favoriser l'émergence d'une science géographique bâtie sur l'emploi de nouvelles techniques (informatique, télédétection, etc.). *Espaces Temps*, créé par Jacques Lévy et Christian Grataloup, prétend également à la scientificité, à travers la création d'une science de l'espace social. Yves Lacoste fonde quant à lui *Hérodote*, qui s'ouvre à des auteurs non-géographes, et s'engage dans les débats qui agitent la discipline tout en promouvant la géopolitique.

La fin du xx<sup>e</sup> siècle, après un demi-siècle de débats et toujours cette discussion autour de savoir ce qu'est la géographie, se caractérise à la fois par une multiplication de thématiques et de travaux et par le recentrage des recherches dans des équipes pluridisciplinaires, selon les normes plus larges des sciences sociales ou des sciences de la terre et de l'environnement. Cette diversification a donné l'impression d'un éclatement de la discipline, s'exprimant par des oppositions frontales entre des géographes qui se déconsidéraient réciproquement. Néanmoins, à travers les thématiques plus larges de l'environnement, de la mondialisation et du développement ou encore de l'aménagement du territoire, les voies d'une « réconciliation » [MARCONIS, 1996] se sont dessinées, tandis que foisonnent les modes d'approches.

Aux thèmes classiques revisités s'ajoutent des recherches, de nouvelles lectures des rapports sociaux sont proposées à travers des approches novatrices sur la géographie du genre (Claire Hancock, Marianne Blidon), des enfants des rues (Marie Morelle), de la littérature (Alain Musset), etc. Une diversité de points de vue qui a entretenu et entretient parmi les géographes un long débat sur la « nature de la géographie ».

## Quelle épistémologie de la géographie ?

### Un débat révélateur : deux conceptions opposées de la géographie

#### *La chorématique*

Le débat opposant Yves Lacoste à Roger Brunet est révélateur. Ce dernier qui, à côté d'une thèse classique de géographie sur les campagnes toulousaines, avait réalisé un travail original sur la notion de discontinuité, a proposé une vision d'inspiration structuraliste de la géographie, s'appuyant sur le développement de la « nouvelle géographie » et de l'analyse spatiale. En particulier,

il propose une grille de lecture géométrique, se voulant modélisatrice, des espaces en fonction de leurs structures élémentaires ou chorèmes [voir complément numérique : La bataille des chorèmes].

### Les chorèmes

À partir d'une sorte d'alphabet de 28 cases, on pourrait ainsi donner à comprendre l'organisation d'un espace. Ce ne sont plus des lois générales s'exprimant dans l'espace, mais des lois de l'espace qui s'exprimeraient alors. On aurait donc des *chorotypes*, terme repris à la phytogéographie, pour désigner ici une « composition de chorèmes récurrente » exprimant l'existence d'une structure spatiale type. Si R. Brunet n'est pas le premier à proposer des simplifications à partir de figures géométriques (les Grecs, Ritter, MacKinder en firent aussi usage), l'ambition affichée contribue à faire école.

Position institutionnelle<sup>1</sup>, caractère en apparence « scientifique » et simplicité assurent un grand succès à ces figurations. L'image de la banane bleue – la mégapole européenne de Londres à Milan – est largement véhiculée et les chorèmes introduits dans certains manuels scolaires. R. Brunet lance un ambitieux chantier éditorial avec la publication d'une nouvelle *Géographie universelle* qui commence par un premier volume dans lequel il explicite ses conceptions. Le géographe étudie l'espace géographique, produit du rapport entre société et lois de l'espace, dans lequel l'histoire et les faits de nature ne sont que des facteurs secondaires et contingents.

### Les réticences

Face aux propositions de R. Brunet, de nombreux géographes restent sceptiques. Jacques Scheibling (*Qu'est-ce que la géographie ?*) relativise ces modèles et s'attire les foudres de certains universitaires. Le principal opposant devient alors Yves Lacoste, qui organise un numéro d'*Hérodote* au titre explicite : « Les géographes, la science et l'illusion » [1995].

Cela conduit Y. Lacoste à défendre sa conception somme toute classique de la géographie, conception considérée comme « a-scientifique » par R. Brunet... Y. Lacoste insiste tout particulièrement sur trois points : le rôle des ordres de grandeurs et donc la nécessité de jouer sur les échelles ; le rôle de représentations géopolitiques (on n'agit pas sur l'espace pour ce qu'il est réellement mais pour ce que l'on croit qu'il est) ; et l'analyse du paysage. Ce faisant, l'histoire et les données naturelles sont des facteurs décisifs que l'analyse géographique ne peut ignorer.

1. R. Brunet alors à la tête d'un ambitieux programme de recherche, le GIP Reclus, dirige la Maison de la géographie à Montpellier.



## Une lecture unificatrice : *La face de la Terre*, Pinchemel (1988)

Estimant que la diversification des thématiques a conduit à un éclatement de la discipline, avec une multiplication des « querelles idéologiques », un « goût prononcé pour la phraséologie hermétique », qu'« on ne fait plus de la géographie, mais on défend ou pourfend des courants idéologiques opposés » [PINCHEMEL, 1992], Philippe et Geneviève Pinchemel proposent une lecture unificatrice et recentrée de la géographie. Reprenant le titre de l'ouvrage du géologue Suess qui avait connu un très grand succès au début du <sup>xx</sup>e siècle, ils estiment que la géographie, en tant qu'étude de la différenciation de la surface terrestre, doit permettre de comprendre comment « humanisation et spatialisation conduisent à produire des milieux géographiques, articulation de systèmes spatiaux et de milieux naturels humanisés » [ROBIC *in* BAILLY et FERRAS, 1994]. À ce titre, le géographe déchiffre l'écriture de la Terre, œuvre des sociétés humaines.

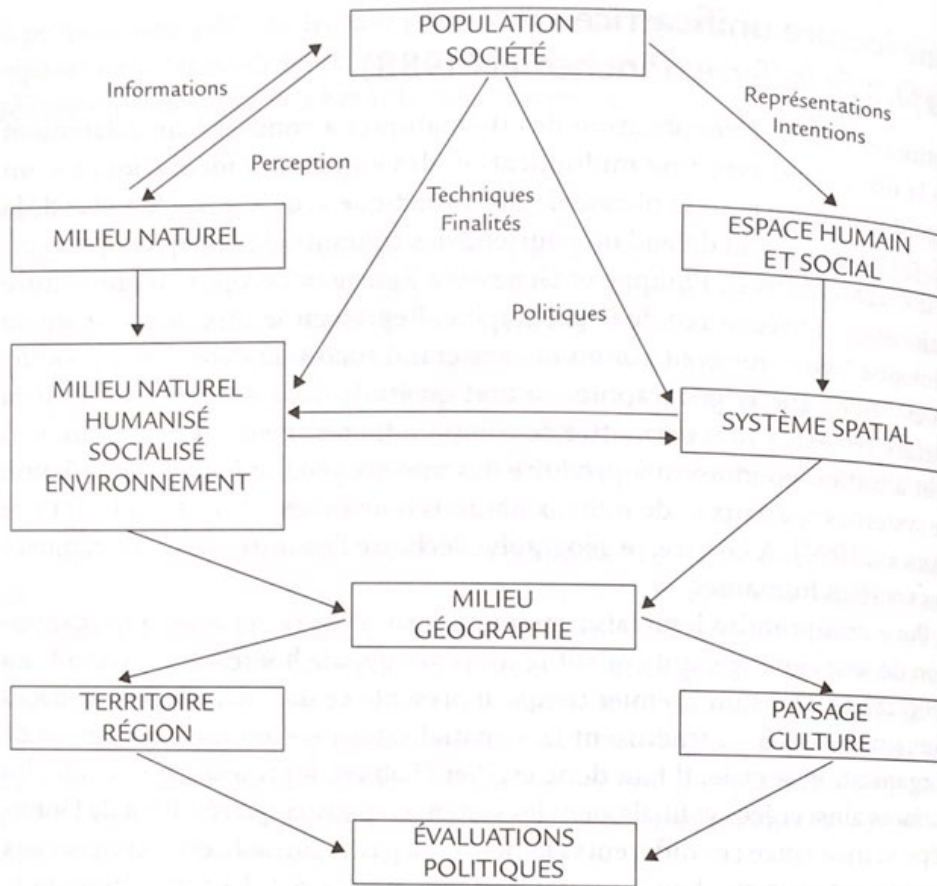
Pour comprendre leur raisonnement, il suffit de se reporter à l'organisation de leur ouvrage, qui constitue un remarquable hommage au travail des géographes. Dans un premier temps, il présente ce qu'il appelle les « espaces humains ». Ceux-ci traduisent la « spatialisation » – ou mise en espace de l'organisation sociale. Il faut donc étudier l'habitat, les réseaux qui relient, les surfaces ainsi créées et finalement les systèmes spatiaux qui résultent de l'interdépendance entre ces différents éléments. La partie suivante est consacrée aux milieux naturels et à leur « humanisation », c'est-à-dire leur transformation. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage montre le produit de la rencontre spatialisat[i]on/humanisation à travers trois lectures différentes : celle des milieux géographiques, celle des paysages et celle des régions et territoire (voir figure 1.1).

## Les cinq géographies selon Paul Claval

Paul Claval a exploré les travaux de ses collègues géographes tout au long de sa carrière, essayant de les replacer dans leur contexte intellectuel et de les resituer par rapport aux travaux anglo-saxons, qu'il a largement contribué à faire connaître. Dans un ouvrage qu'il consacre à l'épistémologie de la géographie [2007], il distingue cinq géographies savantes (en plus d'une géographie vernaculaire), qui se sont succédé et coexistent.

La première est celle de l'étude des rapports de l'homme à l'environnement, longtemps centrale, qui reste vivante. Naturaliste au début du <sup>xx</sup>e siècle, où elle constitue une écologie humaine, elle est devenue davantage sociale et culturelle.

La deuxième est celle de l'analyse de situation. Il s'agit de comprendre la répartition des phénomènes terrestres et humains à partir des données absolues et relatives, c'est-à-dire les relations entre les lieux.



**Figure 1.1** La « géographie œcuménique<sup>1</sup> » de Pinchemel, schéma de synthèse

La troisième voie est celle de la géographie comme étude des combinaisons. Le terme avait été introduit par André Cholley (1886-1968) et permettait jusqu'à la « nouvelle géographie » de donner une unité à la discipline, chargée de déchiffrer les combinaisons à l'œuvre, que ce soit dans un paysage ou une région. L'approche systémique, notamment celle de la géographie physique globale de Georges Bertrand, peut aisément se rapprocher de ce type de géographie.

La quatrième voie est celle d'une géographie consacrée à l'étude de l'espace dans la vie des groupes humains. C'est la voie ouverte par la nouvelle géographie qui exclue la composante naturaliste de la géographie et s'appuie sur des données quantitatives et des modèles.

La cinquième est celle de l'approche culturelle et somme toute de l'expérience humaine de la Terre, qui met au centre de la réflexion la question de la perception des lieux.

1. L'expression est de J.-F. Deneux.



## Quelques questions sur la nature de la géographie

Le débat Brunet/Lacoste, la tentative unificatrice de Pinchemel ou la typologie historique de Claval traduisent en fait les difficultés qu'éprouvent les géographes à définir leur discipline, bref à en faire l'« épistémologie ».

### *Où classer la géographie ?*

En effet, la variété des thèmes d'études ne permet plus d'identifier un objet clair et incontestable à la géographie (comme le fut la surface de la Terre). La géographie ne possède pas un paradigme unificateur, comme peut l'être la tectonique des plaques en sciences de la vie et de la Terre, voire à un moindre niveau la théorie des acteurs en sociologie.

Ces constats sont d'ailleurs anciens ; l'absence de la géographie dans les classifications des sciences avait conduit à des positionnements successifs visant à montrer sa spécificité : ainsi au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Eugène Cortambert (1805-1881) propose une catégorie mixte, celle de sciences physico-morales. Un siècle plus tard, dans une publication restée marginale, c'est sur la base de la classification comtienne des sciences que l'abbé Étienne de Vaumas propose de reconnaître aux branches de la géographie l'étude des caractères spatiaux des objets.

**Tableau 1.1 La géographie parmi les sciences :  
la classification sans lendemain d'Étienne de Vaumas (1946)**

Objets	Propriétés individuelles	Propriétés sociales	Propriétés spatiales	Propriétés temporelles
<b>I. Corps bruts :</b> Propriétés substantielles Propriétés accidentelles	PHYSIQUE CHIMIQUE		GÉOGRAPHIE PHYSIQUE	HISTOIRE PHYSIQUE (Géologie)
<b>II. Corps organisés :</b> Propriétés substantielles  Propriétés accidentelles	BIOLOGIE VÉGÉTALE  BIOLOGIE ANIMALE	SOCIOLOGIE VÉGÉTALE  SOCIOLOGIE ANIMALE	BIOGÉOGRAPHIE BIOGÉOGRAPHIE	HISTOIRE PHYSIQUE (Paléontologie)
<b>III. Homme</b>	PSYCHOLOGIE	SOCIOLOGIE HUMAINE	GÉOGRAPHIE HUMAINE	HISTOIRE HUMAINE

Le positionnement le plus fréquent a néanmoins été formalisé en 1942 par André Cholley. Il montre que la géographie est science de synthèse, étudiant les « combinaisons » des phénomènes qui s'expriment à travers « l'organisation de l'espace » [CHOLLEY, 1942].

La volonté, très marquée en France, dans les derniers manuels de présentation de la géographie, d'imposer la géographie comme seule science sociale, a conduit à résoudre le problème par l'exclusion de la géographie physique classique : la géographie devient alors la seule étude des sociétés dans l'espace. Ce faisant, une partie des géographes ne pratiqueraient plus de la géographie en s'intéressant à des thèmes dans lesquels l'homme n'est pas l'objet central.

« *La tension entre le local et l'universel* » [ROBIC in BAILLY, FERRAS, 1994]

Cette tension est continue depuis l'institutionnalisation de la géographie et trouve ses racines au moins dans les géographies de la Renaissance qui distinguaient déjà la chorographie de la géographie générale. Il y aurait deux pratiques opposées. D'une part, une pratique qualifiée d'« idiographique », concentrée sur la compréhension du particulier (les paysages, les régions), et d'autre part une pratique « nomothétique » visant à l'établissement des lois générales. Pour les tenants de la « nouvelle géographie », il fallait sortir la géographie de l'impasse de l'étude du particulier, pour construire une science hypothético-déductive, plus conforme aux théories de la science (alors dominées par la lecture néo-positiviste du cercle de Vienne).

Dans l'esprit de la géographie classique, il n'y avait pas d'opposition. Humboldt, Ritter, Ratzel et même Vidal ont une conception organiciste globale de la Terre, conçue comme un tout. Dans l'esprit de Vidal – et en opposition à l'institutionnalisation de la sociologie – l'étude des régions est le préalable à l'élaboration des lois générales qui sortiront de la comparaison entre les différentes régions. La pratique a néanmoins laissé une place secondaire à la comparaison, qui a davantage été usée pour vulgariser que pour rechercher.

### La comparaison géographique

#### *La comparaison pour classer et mesurer*

Toute la science des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles s'est construite sur la comparaison, qui sert à classer. On pense bien sûr à l'anatomie comparée, à Linné, ou encore à la classification des langues. La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle marque le passage à des classifications dynamiques, dont la plus emblématique est celle de Mendeleïev. Darwin, surtout, s'appuie sur un raisonnement géographique permettant de passer du local à l'universel. Ainsi, la « variété » des « pinsons des Galapagos » – idiographique : à chaque île son espèce – est interprétée comme une « variation » géographique liée à l'isolement et de là en variation temporelle.

#### *La comparaison comme expérience naturelle*

Aussi, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la géographie a invoqué la comparaison. Humboldt fonde sa géographie des plantes mais aussi son étude de la Nouvelle-Espagne, en comparant des situations. Ritter parle de géographie comparée. É. Reclus, dans sa séance inaugurale à l'université libre de Bruxelles comme Vidal à la Sorbonne,



évoquent l'importance de la comparaison. À une époque où l'expérimentation est considérée comme fondamentale en science, la comparaison géographique tient donc un rôle d'expérience naturelle.

#### *Les usages limités de la comparaison géographique*

Pourtant, les usages de la comparaison en géographie ont été limités. Globalement, la comparaison, loin d'aboutir à la formulation de généralités, sert davantage à évoquer la diversité du monde et à distinguer des types de situation (types de plans de ville, de villes, de structures agraires, etc.). Certes, la thèse de Jean Brunhes sur l'irrigation (1902) est d'essence comparative. Néanmoins, il faut attendre soixante ans pour que Jean Malaurie présente une thèse de géomorphologie comparative, mais à l'intérieur du Groenland. C'est le travail d'Yves Lacoste (« Unité et diversité du Tiers-Monde », *Hérodote*, 1979) qui compare des situations issues de plusieurs aires géographiques. Depuis, un certain nombre de thèses comparatives ont été lancées, dont la majorité concerne la géographie urbaine. Les objectifs de ces travaux sont néanmoins divers, mais il faut noter que plusieurs laboratoires et enseignements ayant pour thème la comparaison se sont mis en place sous l'égide des géographes ou avec ces derniers.

#### *La place de la nature en géographie*

Cette question est apparue progressivement essentielle. Les premières interrogations épistémologiques sur la géographie ont porté sur la notion de région (de Gallois en 1908 à Juillard en 1962), et en particulier sur celle de région géographique. Ont succédé celles sur l'espace géographique. Progressivement, une partie des débats s'est focalisée sur la place de la nature dans l'explication géographique. La condamnation du déterminisme avait été une constante depuis Vidal, mais les facteurs naturels étaient envisagés pour comprendre les phénomènes humains. Ce possibilisme a alors été dénoncé comme une forme de déterminisme et par là condamné... ce qui a conduit à rejeter hors de la géographie ceux qui étudiaient les espaces en ne se centrant pas sur l'étude de la société. Dans le cadre d'une géographie « science sociale », la place de la géographie physique est ainsi remise en cause.

#### **Quelle place pour la « géographie physique » ?**

L'expression « géographie physique » est utilisée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, conjointement aux termes de « physiographie » ou de « géographie de la nature ». Elle précède donc celle de « géographie humaine ». Classiquement, son objet global correspond à l'étude des processus physiques et de la physiologie de la surface terrestre, mais certaines de ses branches peuvent être appliquées à d'autres planètes.

Tableau 1.2 Les branches classiques de la géographie physique

	Objets d'études	Disciplines proches
Géomorphologie	Le relief	Géologie structurale Sédimentologie
Océanographie	Les océans	Océanologie
Climatologie	Les climats	Météorologie Physique de l'atmosphère
Hydrologie	Les cours d'eau et les lacs	Hydrogéologie Limnologie Hydrologie de l'ingénieur
Biogéographie	Les formations végétales La répartition des espèces	Écologie Botanique

### *Une place longtemps structurante dans la géographie classique*

Depuis au moins le XVII<sup>e</sup> siècle, la géographie physique est l'une des deux branches de la géographie générale. L'institutionnalisation universitaire de la géographie donne à l'étude des aspects physiques une place prééminente, que ce soit en termes de réflexion générale ou en termes de recherches. La question des rapports hommes-milieux, en tant que préoccupation centrale, conduit en effet à une multiplication de prises de position. Dans le même temps, la géomorphologie occupe une place majeure, probablement car l'absence de l'élément humain donne un caractère plus assuré au discours produit, mais aussi en raison du poids de certaines personnalités comme W. M. Davis aux États-Unis ou E. De Martonne en France. Devenue centrale dans l'enseignement français de la géographie (elle constitue le socle d'une épreuve redoutée à l'agrégation : le commentaire de cartes et la coupe géologique<sup>1</sup>), elle s'impose comme un thème central de recherches. À partir des années 1920, de nombreuses thèses ont pour thème l'étude des reliefs, quand l'une des premières thèses spécialisées en géographie physique avait eu pour objet la biogéographie<sup>2</sup>. La géomorphologie devient en outre le cadre des travaux de géographie régionale, un peu comme la « géographie » avait été le cadre des travaux d'historiens, en servant d'introduction presque obligée.

Au cours des années 1950, les premiers « craquements » se font entendre. Au sein de la géomorphologie, la critique de la prédominance des considérations structurales, avec des débats théoriques sur les cycles d'aplanissement, conduit à l'essor de l'analyse des processus dynamiques à travers la « géomorphologie

1. G. Bertrand parle de « syndrome de la *cuesta* », tandis qu'E. Jaurand emploie l'expression de « fétiche et épouvantail » pour qualifier le commentaire de carte mis en place avec l'agrégation instituée en 1943.

2. Celle de Max Sorre en 1913 sur les Pyrénées. Citons aussi celle, bien plus botanique, de Jules Laurent sur la végétation de la Champagne crayeuse en 1921.



climatique » – on parle aujourd'hui de « géomorphologie dynamique ». En France, André Cailleux (1907-1986) et Jean Tricart (1920-2003) se lancent dans la publication d'une véritable somme, appuyée sur de nombreuses mesures et expérimentations<sup>1</sup>. Dans le même temps, des voix plus fortes se font entendre qui remettent en cause les recherches pratiquées par les « géographes physiiciens », devenant trop spécialisées et éloignées du projet unitaire.

Ainsi, Maurice Le Lannou – auteur classique qui ne remet nullement en cause la considération des aspects physiques pour l'étude des faits humains –, en évoquant la question des rapports entre géographie physique et géographie humaine, en vient à fixer une limite :

« La description du morceau de planète est une pièce essentielle de son œuvre. Remonter plus haut, c'est-à-dire reconstituer la genèse du milieu physique, est utile seulement dans la mesure où le coup de sonde sert à rendre plus intelligible la description elle-même. »

Le Lannou M., 1949, *La géographie humaine*.

Si ce texte ne manque pas d'étonner aujourd'hui par le cloisonnement qu'il appelle, il est en fait révélateur de la géographie pratiquée, fondée sur la rédaction d'ouvrages dont l'objectif était de révéler une région en synthétisant des connaissances issues de divers champs du savoir. Enracinée dans l'entre-deux-guerres, cette pratique tend à mettre la géographie générale au service de la géographie régionale, selon un renversement généralement non perçu de la démarche vidalienne. Cette pratique est d'ailleurs bien lisible dans la géographie scolaire (voir chap. 3). Ce propos reprend du reste la vieille interrogation entre ce qui est géographique et ce qui ne l'est pas<sup>2</sup>. Néanmoins, il est révélateur du malaise qui s'est établi au sein de la profession. La géographie semble perdre son caractère unitaire, ce qu'avait traduit de manière caricaturale la coupure en deux parties (l'une physique rédigée par De Martonne et l'autre humaine rédigée par Demangeon) de la *Géographie universelle* consacrée à la France<sup>3</sup>.

### *La remise en cause de la prééminence de la géographie physique*

Cependant, c'est le développement des approches économiques et de la « nouvelle géographie » qui ont conduit à une remise en cause de l'utilité des recherches géomorphologiques et par là de l'utilité de la géographie physique. Le changement de paradigme, qui s'opère avec l'essor des analyses marxistes, conduit à l'affirmation d'une nouvelle conception de la discipline comme science de l'espace puis comme science sociale. De fait, le vent tourne pour

1. Cailleux A. et Tricart J., 1965-1974, *Traité de géomorphologie*, Paris, Sedes.

2. On trouve ainsi cette phrase très révélatrice dans la thèse de J. Brunhes (1902) : « Pourquoi cette diversité ? Ce n'est plus la tâche des géographes de l'expliquer. »

3. Volumes parus en 1942 et 1946. À ce propos, J. Demangeot parlait de « géographie trahie » [DAUDEL, 2008], d'autant plus que De Martonne adopte un plan thématique.

les « géographes physiciens » qui vivent une véritable exclusion qui se traduit par la disparition progressive de la géographie physique dans l'enseignement secondaire jusque dans les années 2000, et aussi par sa déconsidération. Il est frappant de voir l'ignorance de ses progrès dans les ouvrages actuels de présentation de la géographie qui assimilent géographie à géographie humaine<sup>1</sup>. Cette remise en cause de l'intérêt de la géographie physique est entérinée par la publication d'ouvrages manifestes qui rejettent ses pratiques classiques. Néanmoins, certains géographes de premier plan défendent l'utilité de la connaissance des conditions physiques, comme Yves Lacoste, à travers plusieurs numéros d'*Hérodote* ou comme Ph. et G. Pinchemel dans *La face de la Terre* (1992). C'est dans ce contexte que Max Derruau met en place un ouvrage intitulé *Composantes et concepts de la géographie physique* (1996) qui apparaît comme le pendant des *Concepts de géographie humaine* d'Antoine Bailly et Hubert Beguin (2004)<sup>2</sup>. L'introduction est à la fois un amer état des lieux mais aussi un rappel aux « réalités » ; on peut y lire, à propos de l'adaptation à succès *Out of Africa*, qu'il aurait été préférable de lire Carl Troll (1899-1975), géographe allemand pionnier de l'écologie du paysage, plutôt que von Thünen pour localiser correctement une plantation de café !

L'argumentation qui sous-tend l'exclusion de la géographie physique du champ de la géographie repose principalement sur deux points : le premier est son éloignement de l'homme qui la fait sortir presque systématiquement du champ des sciences sociales. En effet, les temporalités des phénomènes étudiés par la géographie physique dépassent généralement celles des sociétés humaines, sauf dans les cas de phénomènes de rupture (crues, tempêtes, séismes, etc.). Le second est d'ordre conceptuel et trouve en fait ses racines discursives dans l'école française de géographie : c'est la remise en cause du déterminisme dont le possibilisme et les nombreuses affirmations de principe (en France, tout géographe dit « sans faire de déterminisme » pour s'excuser d'en faire...) ne seraient qu'une forme amoindrie. Or, pour en finir avec le déterminisme, il faudrait en finir avec l'étude des milieux !

Une argumentation de nature différente a été développée au Royaume-Uni par Johnston qui estime qu'il faut chercher la dissociation uniquement au niveau des pratiques scientifiques. Selon lui, si l'unité vernaculaire de la géographie est réelle – faits physiques et faits humains s'exprimant de manière liée dans l'espace –, les objectifs et les méthodes ne sont pas du même ordre et empêchent leur intégration dans une même réflexion. À l'inverse, d'autres auteurs comme J. A. Matthews et D. T. Herbert<sup>3</sup> soulignent la richesse de la discipline et les chantiers qui peuvent unir les différentes branches de la géographie.

1. Bavoux, Bailly, Lévy, Brunet. Notons que ce n'est pas le cas des ouvrages anglo-saxons d'introduction à la géographie.

2. Bailly A. (dir.), 2004, *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Armand Colin.

3. Matthews J. A. et Herbert D. T., 2004, *Unifying Geography, Common Heritage, Shared Future*, New York, Routledge.



### *Géographie et géographie physique aujourd'hui*

La perte de légitimité apparente des recherches d'une géographie physique « exclue » par beaucoup du champ de la géographie ne doit pas occulter qu'elle existe et que ses disciplines se sont profondément renouvelées, peut-être dans une quête de « re-légitimation ». Cela se traduit tout particulièrement en termes de publications, notamment de la part des géomorphologues, avec l'insertion dans des équipes pluridisciplinaires. Malgré la baisse relative des effectifs et des équipes de recherche en géographie physique, la multiplication de travaux souvent basés sur des méthodologies innovantes a conduit à approfondir et explorer de nouveaux thèmes, comme en géomorphologie, avec la mise en évidence des relais de processus ou une réflexion importante sur les formes aux différentes échelles.

#### Les thèmes de recherche de la géographie physique

Les champs de recherche de la géographie physique ont été profondément renouvelés et, comme en géographie humaine, la multiplicité des objets et des méthodes rend difficile la construction d'un état des lieux. On peut néanmoins distinguer, certes de manière parfois factice, trois grandes tendances :

- l'approfondissement de l'étude des paléoenvironnements. Les géographes tiennent en effet une place essentielle dans l'étude des milieux au quaternaire, en lien avec les recherches archéologiques (A. Weisrock, J. Riser) et historiques (J.-P. Métailié) ;
- des travaux qui incluent l'action des sociétés humaines et dépassent la dichotomie nature/culture. C'est le cas de la morphologie fluviale, particulièrement développée en France, notamment sous l'impulsion de Jean-Paul Bravard. L'étude des métamorphoses fluviales est du plus haut intérêt pour comprendre l'évolution des environnements anciens en rapport avec les changements climatiques et avec les sociétés, mais aussi pour agir et mieux gérer les cours d'eau. L'étude des risques naturels, qu'il s'agisse des risques liés au volcanisme (J. Dercolle, J.-C. Thouret), des risques climatiques (D. Lamarre), des inondations (très nombreuses thèses), ou du tsunami avec l'équipe de Frank Lavigne. En biogéographie, l'étude des végétations urbaines ou des forêts participe aussi de cette optique (A. Da Lage, P. Arnould), même si elle s'éloigne parfois davantage des aspects naturalistes ;
- des travaux qui approfondissent des spécialités classiques. En géomorphologie, l'étude des processus se poursuit, aboutissant à des résultats originaux sur les rythmes de l'érosion, aux différentes échelles de temps. La réflexion sur la genèse des aplanissements (M. Calvet, Y. Gunnell), sur celle des grands escarpements (J.-P. Peulvast) ou sur l'orogénèse (B. Delcaillau), s'appuie sur de nouvelles méthodes de datation et d'approche des reliefs. De plus en plus de géologues commencent à s'intéresser aux problèmes posés par les géographes du début du xx<sup>e</sup> siècle. La climatologie tient une place plus modeste, avec des orientations assez différentes selon les auteurs, qui vont des analyses statistiques, par exemple pour mieux comprendre le phénomène des tempêtes, aux analyses d'images par satellite, notamment sous l'impulsion de Marcel Leroux.

Ce renouveau profond, qui a conduit à un « changement de nature » de certaines approches<sup>1</sup>, n'a pourtant, en France, permis ni une reconnaissance à l'intérieur de la « maison géographie » (pour reprendre l'expression de Lévy), ni une intégration globale parmi les sciences de la Terre. Ainsi, la place de la géographie physique reste mal reconnue au point qu'il est possible de constater plusieurs lignes de positionnement.

Pour beaucoup de géographes physiciens, le procès qui leur est fait est injuste. Il témoignerait d'une ignorance de leurs travaux, et d'un anthropocentrisme réactionnaire : les milieux et les temporalités naturelles continuent de jouer un rôle ; on ne construit pas n'importe où n'importe comment, on cultive encore – et parfois de plus en plus – selon les propriétés du sol, selon la topographie et le climat. La radicalité du procès contre le déterminisme est donc contestée. À noter que dans la géographie anglo-saxonne, l'approche est reconnue et même à l'origine de publications à succès (comme celles de Jared Diamond<sup>2</sup>, professeur de géographie à l'UCLA). Il faut également souligner que les dimensions « naturelles » de l'espace sont, avec la géopolitique, ce qui popularise sans doute le plus la géographie dans les médias.

Pour d'autres, il faut reconstruire la géographie physique sur l'environnement qui permet de forger une approche sociale de la nature. C'était le sens des propositions de Georges Bertrand qui, à travers son introduction à *Histoire de la France rurale*<sup>3</sup>, intitulée « L'impossible tableau géographique », construisait un premier essai synthétique. Si ses réflexions sur le « géosystème » et les paysages (voir chap. 4) ont connu un grand écho qui a stimulé la réflexion, les traductions en termes de recherche ont été plus limitées. En revanche, l'étude des risques d'origine naturelle constitue un bel exemple de ce type d'approche. L'expression « géographie de l'environnement » est d'ailleurs de plus en plus utilisée, bien que l'usage ne soit pas encore clarifié, et permet d'affirmer le rattachement de la discipline aux « sciences de l'environnement ». Des champs jusque-là délaissés apparaissent essentiels comme la construction d'une histoire environnementale qui s'appuie largement sur les géographes, ou l'étude des rapports territoriaux entre les sociétés humaines et les animaux tandis que des préoccupations déjà anciennes comme les risques permettent de croiser données naturelles et sociales [voir complément numérique : **La géographie des risques d'origine naturelle**].

1. Gregory K. J., 2000, *The Changing Nature of Physical Geography*, Londres, Arnold.

2. Auteur de plusieurs best-sellers dont *Effondrement*, Paris, Gallimard (2006).

3. Introduction de Duby G., Wallon A. (dir.), 1975, *Histoire de la France rurale*, Paris, Le Seuil.



## Conclusion

Un rapide parcours de l'histoire de la géographie montre à la fois la complexité d'une discipline plurielle et les grandes évolutions de sa perception. Son épistémologie, presque impossible compte tenu de l'absence d'un objet stable ou d'un paradigme unificateur (comme peut l'être la tectonique des plaques), a contribué à reformuler progressivement ses objectifs. La relation homme/nature, longtemps au cœur des interrogations, est devenue secondaire au profit d'un rapport société/espace puis société/territoire. Les pratiques naturalistes de la géographie sont moins reconnues, voire rejetées.

Les modes de lecture de l'espace, c'est-à-dire « l'imagination géographique », ont donc profondément évolué, sans faire table rase de pratiques ancrées dans l'histoire de la discipline. Ainsi, malgré l'assaut conceptuel de la « nouvelle géographie », l'analyse des thèmes de recherche montre que l'approche idiographique, qui tend à insister sur la singularité des lieux, est loin d'avoir disparue.

### Notions clés

Milieu, genre de vie, régions, paysage, déterminisme/possibilisme, espace, territoire, « nouvelle géographie ».

### Textes de références<sup>1</sup>

- BEAUJEU-GARNIER J., 1971, *La géographie : méthodes et perspectives*, Paris, Masson.  
 CHOLLEY A., 1942, *Le guide de l'étudiant en géographie*, Paris, Armand Colin.  
 DE MARTONNE E., 1909, *Traité de géographie physique*, Paris, Armand Colin.  
 FEBVRE L., 1922, *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, Renaissance du Livre.  
 FRÉMONT A., 1976, *La région espace vécu*, Paris, PUF.  
 GOUROU P., 1973, *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion.  
 HAGGETT P., 1973, *L'analyse spatiale en géographie*, Paris, Armand Colin.  
 LACOSTE Y., 1976, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero.  
 LE LANNOU M., 1949, *La géographie humaine*, Paris, Flammarion.  
 PINCHEMEL Ph. et G., 1988, *La face de la Terre*, Paris, Armand Colin.  
 VIDAL DE LA BLACHE P., 1903, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette et 1922, *Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin.

1. Les dates des ouvrages sont celles de la première publication.

### Géographies universelles<sup>1</sup>

MALTE BRUN C., 1810-1829, 7 volumes, plusieurs rééditions actualisées dont la dernière fortement remaniée par Th. Lavallée, 1867-1873.  
 RECLUS É., 1876-1894, non réédit., 19 volumes, Hachette<sup>2</sup>.  
 GALLOIS L., VIDAL DE LA BLACHE P. (dir.), 1927-1948, 23 volumes, Armand Colin. 16 auteurs différents.  
 BRUNET R. (dir.), 1989-1996, 10 volumes, Belin-Reclus. Une trentaine d'auteurs.

### Dictionnaires

BRUNET R., FERRAS R., THÉRY H. (dir.), 1992, *Les mots de la géographie*, Paris, Belin-Reclus. Le point de vue de l'équipe de R. Brunet, beaucoup de citations littéraires, d'humour et parfois de dénigrement.  
 GEORGE P., VERGER F., 1970-2013, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, PUF. Des définitions précises des termes spécialisés géographiques ou issus des disciplines connexes des sciences sociales ou des sciences naturelles.  
 LACOSTE Y., 2003, *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de géographie*, Paris, Armand Colin. Ouvrage d'un seul auteur qui donne là son point de vue sur la géographie, très clair.  
 LÉVY J., LUSSAULT M. (dir.), 2013, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin. La géographie vue comme une science sociale, nombreux articles de réflexion sur les concepts ou l'histoire de la géographie, certains sont d'accès difficile.

### Pour aller plus loin

BAILLY A., FERRAS R., 2004, *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin. Des jalons pour comprendre l'épistémologie de la discipline.  
 BAVOUX J.-J., 2016, *La géographie*, Paris, Armand Colin. Présentation la plus récente de l'ensemble de la géographie, à l'exception de la géographie physique.  
 BENKO G., STROHMAYER U. (dir.), 2004, *Horizons géographiques*, Paris, Bréal. Ouvrage, qui réunit pour les grands domaines de la géographie humaine les points de vue de deux chercheurs issus de pays différents.  
 BROU N., 2010, *Une histoire de la géographie physique en France*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan (en particulier la postface de Calvet M. et Giusti C. sur la géographie physique aujourd'hui).  
 CLAVAL P., 2007, *Épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin. Fondamental.  
 CLAVAL P., 1998, *Histoire de la géographie française*, Paris, Nathan. Une histoire de la géographie française depuis 1870 par un de ses plus importants représentants contemporains. Plus synthétique et global voir son *Histoire de la géographie*, PUF, « Que sais-je ? ».

1. Ne sont retenues que les trois principales GU. Quillet (1923-26) et Larousse (1958-60) ont aussi publié des GU mais de moindre ampleur.  
 2. Le titre est *Nouvelle géographie universelle*.



DENEUX J.-F., 2006, *Histoire de la pensée géographique*, Paris, Armand Colin. Centré sur la France. Remarquablement clair et juste.

MARCONIS R., 2000, *Introduction à la géographie*, Paris, Armand Colin. Très utile pour comprendre l'évolution de l'ensemble de la géographie de Vidal à nos jours. Nombreux extraits de textes pour une vision unifiée de la discipline.

PINCHEMEL P., ROBIC M.-C., TISSIER J.-L., 1984, *Deux siècles de géographie française*, choix de textes, CTHS. Très utile pour faire un tour de lecture rapide des géographes français.

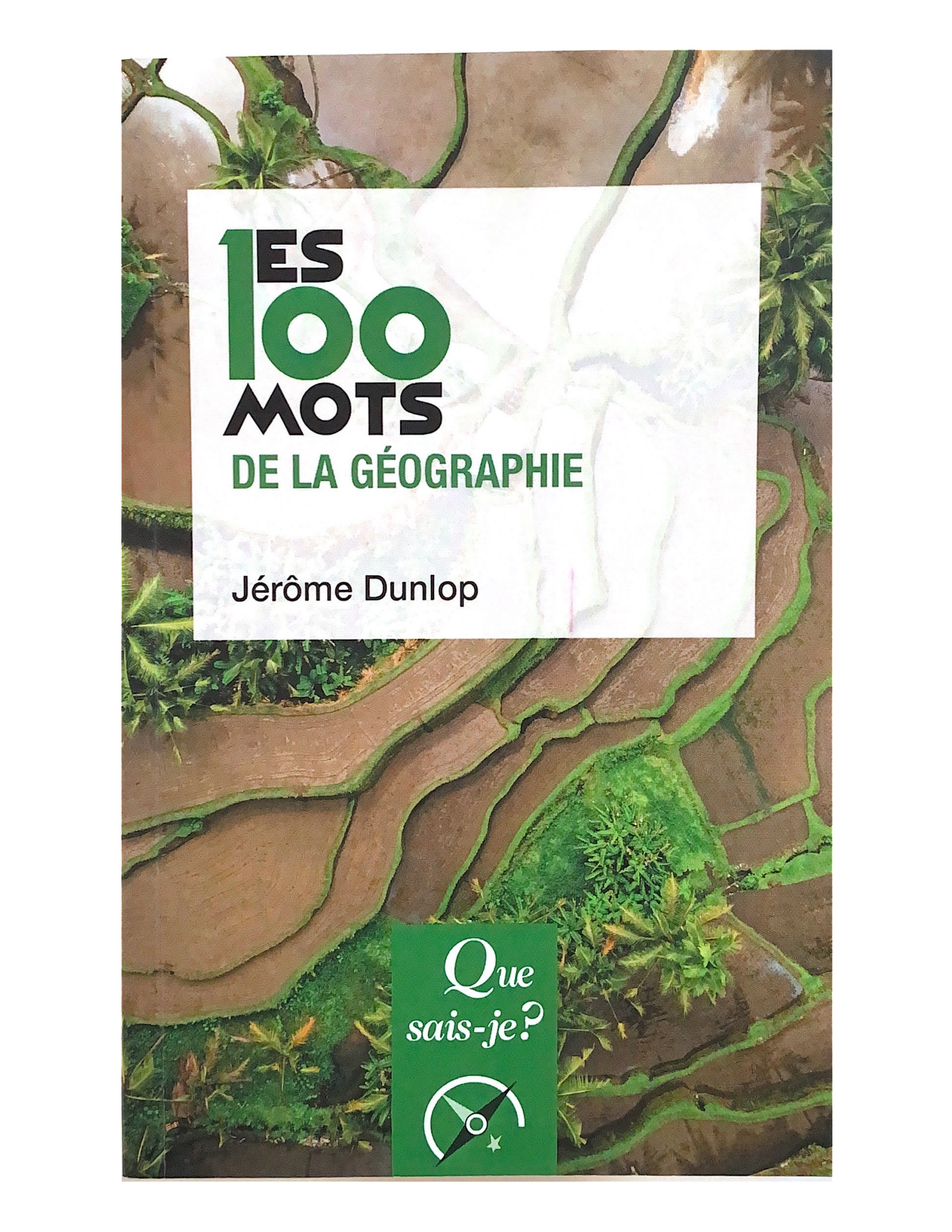
ROBIC M.-C. et alii, 2006, *Couvrir le monde. Un grand xx<sup>e</sup> siècle de géographie française*, Paris, La Documentation française. Passionnant.

SCHEIBLING J., 2015, *Qu'est-ce que la géographie ?* Paris, Hachette.

### Compléments numériques

Bibliographie détaillée ; La bataille des chorèmes ; La géographie des risques d'origine naturelle, à la croisée de la nature et de la société.





**LES**  
**100**  
**MOTS**  
DE LA GÉOGRAPHIE

Jérôme Dunlop

*Que  
sais-je?*





## INTRODUCTION

# Qu'est-ce que la géographie ?

### 1. - Terre

Si l'on se fie à l'étymologie, la Terre (*Gaïa* ou *Ge*, en grec) est l'objet d'étude de la géographie. Sa structure et ses mouvements sont étudiés par des disciplines connexes (géophysique et astronomie), que le géographe ne peut totalement ignorer pour prétendre connaître et comprendre sa surface.

La surface de la Terre est une interface entre une planète essentiellement minérale, la **lithosphère**<sup>1</sup>, une enveloppe gazeuse, l'**atmosphère**, de l'eau sous diverses formes, l'**hydrosphère**, et des éléments organiques et vivants, la **biocénose**. Les **écosystèmes**, emboîtés à diverses échelles, sont le cadre des échanges entre tous ces éléments. L'écologie, comme science, étudie les écosystèmes. Les géographes s'y intéressent également, pour comprendre leurs interactions avec les groupes humains, ce qui fonde la notion de **géosystème**.

On se repère à la surface de la Terre par rapport aux pôles et à l'équateur, qui sont eux-mêmes relatifs à l'axe de rotation de la Terre sur elle-même. Si la graduation des méridiens a une origine arbitraire, depuis Paris ou Greenwich, celle des parallèles – ou, du moins, des tropiques et des cercles polaires – est liée aux variations saisonnières du rayonnement solaire et des durées du jour et de la nuit. La double rotation de la Terre, autour du Soleil et sur elle-même, permet de comprendre les rythmes

---

1. Le gras indique que le mot est présent dans l'index situé en fin d'ouvrage.



quotidiens et saisonniers de la luminosité et de la température. Par ailleurs, la prise en compte de sa rotondité explique la zonalité des climats.

## 2. - Monde

Le monde est l'objet d'étude effectif de la géographie, dans deux acceptions distinctes :

- faire « le tour du monde », c'est faire un tour de la planète, même si l'itinéraire choisi est plutôt de direction parallèle que méridienne. On visite alors les espaces peuplés, les pays qui le composent. Le monde, ce n'est pas la planète elle-même, mais, à sa surface, l'ensemble des lieux que les hommes habitent ;
- le « monde entier », c'est l'humanité entière. Ce monde se compose de multiples sociétés, que le processus de mondialisation unit en une société globale. Mais l'importance croissante des phénomènes humains d'échelle globale ne mène pas nécessairement à une homogénéisation de l'humanité, et encore moins à la disparition des sociétés et des cultures locales. Le monde se vit et s'organise dans des espaces interdépendants d'échelles distinctes, c'est pourquoi son analyse géographique est nécessairement multiscalaire.

## 3. - Écoumène

« Écoumène » ou « œkoumène », c'est l'ensemble de l'espace habité, fréquenté, et donc finalement transformé, voire construit par les hommes. C'est « le monde » dans la première acception proposée du terme (§ 2<sup>1</sup>). Son étendue et ses limites varient selon les observateurs et les

1. L'indication (§...) sert à renvoyer à d'autres entrées.

critères qu'ils retiennent, mais aussi selon les époques et les dynamiques des sociétés humaines. L'écoumène, c'est l'espace des hommes, d'où le concept d'anthropisation. Cette portion de la surface de la Terre, l'espace terrestre, est marquée par des établissements humains, des processus d'appropriation et d'exploitation qui en font l'espace géographique.

## 4. - Territoire

Un territoire est un espace approprié, limité et géré par un groupe humain. L'ensemble de l'écoumène (§ 3) est partagé en territoires, qui constituent ainsi un maillage (§ 33) au sein de l'espace géographique. Même s'ils sont marqués par des limites (voir § 89), les territoires ne sont jamais hermétiquement fermés.

Si chaque territoire peut être rapporté à une souveraineté, c'est-à-dire à l'autorité de ceux qui se le sont approprié, celle-ci est rarement exclusive. Les territoires s'emboîtent à plusieurs échelles. À l'intérieur d'un territoire donné (par exemple, celui d'un Parc naturel régional) se combinent les souverainetés de territoires plus grands (départemental, régional, étatique, européen...) et de territoires plus petits (communal, privé).

Les territoires sont à la fois les espaces gérés, aménagés et gouvernés, et ceux au sein desquels se produisent les jeux d'acteurs (§ 23) qui construisent et remodelent constamment l'espace géographique. Ils sont des constructions sociales, à situer dans le temps comme dans l'espace (processus de territorialisation). Ils sont aussi un des deux grands types de structures de l'espace géographique, l'autre étant le réseau. On peut alors définir les premiers comme des « systèmes de lieux contigus », et les seconds comme des « systèmes de lieux distants, mais reliés par des axes et des flux ».

Le paradigme du territoire permet de s'affranchir des limites de deux paradigmes géographiques plus anciens :



celui du milieu (§ 26) et celui de l'espace (§ 32). Le premier, hérité de la géographie classique « vidalienne » (voir § 55), focalise la discipline sur les rapports homme/nature, au détriment de ceux qui se jouent entre les sociétés et groupes sociaux à la surface de la Terre. Le second focalise l'attention sur un espace abstrait dont sont absentes les identités particulières des lieux, des individus et des sociétés. En conséquence, la géographie s'affirme de plus en plus comme la ou les « science(s) du territoire ».

## 5. - Géographie

La géographie est d'abord un dessin (cartographie) et une description de la part de la surface terrestre qui est fréquentée par les hommes, soit, en un mot, l'écoumène (§ 3). Elle se présente désormais comme une science sociale parmi d'autres, qui aborde les sociétés humaines par la combinaison de trois prismes distincts : l'interface entre les sociétés et la nature ; la construction et les dynamiques des territoires ; l'analyse de nos rapports à l'espace comme système de surfaces et de distances.

Cette connaissance du monde peuplé implique ensuite la recherche d'une compréhension des réalités et des distributions spatiales. Deux démarches complémentaires, mais parfois présentées comme antagonistes, le permettent :

- On peut analyser les paysages (§ 17) que nous percevons comme les reflets du processus d'humanisation de la Terre. La géographie se présente alors comme la science de l'interface terrestre qui se joue d'une part entre des milieux physiques et des sociétés, et d'autre part entre des héritages du passé et des actions et interactions présentes. La compréhension des espaces et des milieux passe alors par la mise en évidence - ou, plutôt, par l'élaboration - de géosystèmes (§ 62).

- La géographie montre également comment les sociétés produisent et organisent leurs espaces de vie, qui deviennent ainsi leurs territoires (§ 4). Ces territoires se construisent sur plusieurs générations humaines, mais évoluent constamment avec les sociétés. L'identification d'acteurs et de jeux d'acteurs spatiaux est alors primordiale, de même que celle des différents usages et pratiques des espaces.

Au-delà de la diversité du monde, la géographie met en évidence des récurrences très fortes dans notre rapport à l'espace, qui est à la fois ressource (surface offerte) et contrainte (distance subie). On peut dès lors formuler des « lois de l'espace », mettre en évidence des constantes dans le rapport des sociétés aux surfaces, aux distances et aux proximités. Celles-ci ne président jamais seules à la construction des territoires et des réseaux, mais elles la conditionnent toujours.

Il apparaît ainsi que l'analyse géographique doit, pour faire face à la complexité de son objet d'étude, associer des démarches et des prismes différenciés. Le géographe met en évidence les particularités de chaque lieu (démarche idiographique) et les récurrences de l'organisation spatiale (démarche nomothétique). La géographie se définit tantôt comme une science de l'espace habité (« science des lieux et non des hommes », écrivait Vidal de La Blache en 1911), tantôt comme une science sociale, dont le prisme serait l'espace.